L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 18 decembre 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	66	19
Midi.....	76	24
3 P. M.....	78	25
8 P. M.....	76	24

L'ABEILLE DE DEMAIN

SOMMAIRE.

Le Guérisseur.
Un Chauffeur.
La Mouche.
Le Double.
Mauvaise Graine.
Harmonie, poésie.
Dernières paroles de Grands Hommes.
Cuisine.
La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite.
Mondanité, Chiffons.
L'actualité, etc., etc.

Dans l'Amérique du Sud.

C'est maintenant de la partie méridionale de l'Amérique du Sud qu'arrivent des bruits de guerre. La République Argentine et le Brésil sont, d'après les avis reçus, sur le point d'en venir aux mains, et le canon aurait déjà retenti si une puissance amie des deux parties n'avait offert sa médiation pour obtenir une diminution des armements dans les deux pays. Car il paraît que c'est l'ardeur avec laquelle les Argentins et les Brésiliens augmentent leurs armements qui est la cause principale de la tension actuelle des relations entre les gouvernements de Buenos Ayres et de Rio de Janeiro.

On jugera, du reste, des préparatifs de guerre que font les deux pays en question par le fait que la Chambre des Députés de l'Argentine a voté $75.000.000 pour des armements. Dans ces armements pour lesquels une si forte somme est allouée sont compris deux gros cuirassés, et la loi autorise en outre la mise en chantier d'un troisième bâtiment du même type s'il est nécessaire.

C'est dire que la Chambre n'hésitera pas à fournir de nouveaux crédits pour la défense nationale si le gouvernement les demande. Comme ces mesures sont évidemment prises contre le Brésil, les autorités de cette dernière république se sont émues, et de leur côté elles ont fait tendre leurs efforts à l'augmentation de leurs forces militaires et navales. Et il s'ensuit que des deux côtés on dépense énormément d'argent, que la méfiance s'accentue chaque jour davantage, que les affaires tombent dans le marasme. Les choses en sont arrivées au point qu'il suffirait du moindre incident pour déchaîner la guerre.

Il reste à savoir quel accueil vont faire les deux gouvernements à l'offre de médiation pour une diminution des armements. Ils accepteront probablement l'idée avec empressement, se montreront même très disposés à la mettre à exécution, mais voudront que ce soit l'autre qui commence. Il en a été ainsi à la conférence internationale de La Haye lorsqu'on a annoncé que les délégués de l'Angleterre allaient proposer une diminution des armements. Les autres délégués ne se sont pas opposés ouvertement à l'idée, mais ils ont prié la résolution de la reposer, suivant en cela les instructions de leurs gouvernements respectifs, tout simplement parce qu'aucun d'eux n'aurait voulu commencer.

Il est naturel, d'ailleurs, qu'un pays refuse de cesser de prendre des mesures de précaution contre un voisin qui s'arme évidemment contre lui, qu'il exige des preuves de la bonne foi de son antagoniste si des propositions lui sont faites.

Et c'est sans doute ce que répondront les gouvernements de l'Argentine et du Brésil au gouvernement de l'Angleterre, ou des Etats Unis, ou de tout autre pays qui leur conseillera de ne pas continuer à augmenter leurs forces de défense.

Il y a sans doute d'autres moyens de prévenir un conflit entre la République Argentine et le Brésil, les deux plus riches républiques de l'Amérique du Sud, qui font un commerce énorme avec les pays étrangers grâce à leurs immenses ressources, et il est à espérer qu'une puissance amie réussira à les persuader qu'une guerre, quel qu'en soit le résultat, serait désastreuse pour leurs intérêts, qui n'ont déjà que trop souffert de l'incertitude qui règne depuis quelque temps.

Le couronnement de l'empereur Pou-Yi.

La cérémonie du couronnement de l'empereur Pou-Yi a été célébrée, récemment, à Pékin, au palais impérial.

Les troupes avaient commencé à pénétrer par la porte impériale à quatre heures du matin pour la cérémonie du couronnement et pris position dans l'enceinte du palais. Les hauts dignitaires sont arrivés peu après. Les princes et les hauts dignitaires sont tout d'abord venus s'incliner devant les tablettes du défunt empereur et de l'impératrice douairière et devant l'empereur Pou-yi. Celui-ci a ensuite offert des sacrifices devant les tablettes des défunts souverains. Les nourrices impériales ont enlevé à l'empereur ses vêtements de deuil et lui ont passé une robe brodée aux dragons impériaux. Après quoi, le petit empereur s'est dirigé tout seul vers le trône au milieu du roulement des tambours, des sonneries de cloches et des explosions de pièces d'artifice.

L'empereur Pou-yi debout sur le trône, s'est incliné devant sa mère Ya-ho-na-la, puis a reçu l'hommage de tous les princes et dignitaires. Le jeune souverain est ensuite descendu du trône, il a été à nouveau revêtu de ses habits de deuil.

Après la cérémonie, un édit annonçant l'accession au trône de l'empereur Pou-yi a été apporté dans la salle du trône. Il a reçu le grand sceau vermillon en présence de tout le grand Conseil et du département des droits. Il décrète que, dorénavant, tous les princes et princesses porteront le titre de ducs et duchesses et que tous les fonctionnaires seront promus d'un rang. En outre, un certain nombre de rétrogradations prononcées contre des fonctionnaires subalternes seront annulées.

Autour de Gambetta

Le sixième volume de ses "Mémoires", que Mme Adam fait paraître, met au premier plan Gambetta et le groupe politique qui l'entourait, de 1873 à 1877. L'ouvrage, très intéressant, est riche en portraits et en anecdotes.

On a déjà parlé ici des longues lettres où Gambetta développe des idées, dessine des portraits, raconte un voyage. M. de Ristich, ministre serbe, est venu le voir; et son imagination lui montre une Serbie déjà maîtresse de l'Orient: "Ils se préparent, ces vigoureux Serbes, à jouer le rôle des Piémontais d'Orient, et il faut leur livrer le Bas-Danube. Eux aussi, ils mangeront l'artichaut feuille à feuille. Quand ils auront fait la Slavie du Sud, les Prussiens, ces Macédoniens du Nord, auront vécu comme dictateurs de l'Europe." On trouvera l'espoir étrange, et bien peu fondé en histoire. Mais comment ne pas admirer l'amour vivant du pays qui était alors le sentiment commun de ce groupe. Ce fut vraiment un temps de patriotisme et de bonne volonté. On avait dans la République une foi bien naïve. "Ah! disait Schœlcher, je vois poindre l'ère où les républicains de toutes nuances, vieilles barbes et jeunes ralliés, s'entendront, se comprendront, s'épauleront par le bien à faire aux abonnés, aux réprouvés!" Brave homme!

Auprès de Gambetta paraît son "alter ego" Spuller: son portrait est un des plus jolis du livre: Bourguignon salé, esprit perspicace et fin dans une lourde enveloppe, âme très sensible. "J'ai jugé, dit Gambetta, le moment venu de donner à mon bon et fidèle Achate, Spuller, quelques jours de repos et de plaisir. Je ne puis vous décrire la joie d'enfant qui s'est emparée de ce gros garçon mélancolique et doux, à la pensée de faire visite aux grands et aux petits maîtres de la peinture flamande. Cela tient du délire et son ivresse fait du bien. Il s'extasie et s'enthousiasme; il déraisonne à bouche que veux-tu et il n'en est que plus charmant." A la première de "Carmen", Spüller fut un des rares spectateurs qui sentirent le mérite de l'œuvre. Burty, qui, en qualité de critique d'art, était destiné à se tromper, l'en raillait.

Idéaliste, un peu Germain, au milieu de ces Latins, Spuller est embarrassé de son manque d'aisance et de promptitude. "Gambetta, Latin jusqu'aux moelles, lui échappe sans cesse. Il n'arrive jamais à temps pour le saisir, son dévouement est en retard, ses avis trop longuement réfléchis. Un esprit prompt est souvent mieux en cour que lui auprès de l'ami qu'il adore, qu'il voudrait servir, garer, appuyer, seconder à chaque heure. Et Spuller souffre tout ce qu'on peut souffrir...."

On sait par les lettres de Rochefort, toute l'histoire de sa déportation et de son évasion. Ayant gagné l'Australie, il se trouva dans le plus pressant besoin d'argent. Ses amis ouvrirent une souscription et en tête de la liste placèrent Victor Hugo, qu'ils taxèrent d'office à 5,000 francs. Mme Adam a joliment raconté la scène où elle dit la chose au poète, l'enthousiasme avant d'avoir appris ce qu'on lui demandait, son refus ensuite, ses protestations de n'avoir point la somme et l'air embarrassé de Mme Dronet.

Il y a encore un charmant portrait de Louis Blanc et de sa femme, retour à Venise. "Il est simple et facile de vivre dans l'intimité, dit Mme Adam. Nous avons essayé, Adam et moi, de lui faire admirer la belle nature: c'est en vain; il ne la regarde pas, Mme Louis Blanc tenait à finir un manteau soutaché qu'elle avait emporté à Venise et qui a été sa seule préoccupation. Ni Louis Blanc ni sa femme ne sont allés une seule fois en gondole que pour venir de la gare à l'hôtel."

Enfin le livre est charmant et parfois émouvant. Et il fait ainsi mentir le jugement d'Edmond Adam lui-même sur les femmes de cette génération. "Sais-tu, Juliette, mon inquiétude? disait-il, c'est que dans la montée de mes jeunes amis, je ne vois pas de femmes qui les suivent: Gambetta, Challemel, Spuller, Rane et tant d'autres, n'ont pas de femmes. Les épouses et les veuves manqueront à la prochaine République. Si les cafés entretiennent l'esprit d'opposition, quand la République sera fondée je cherche en vain les foyers qui la conserveront."

B.....

Le "chahut" en Serbonne.

L'autre jour, les étudiants en médecine, pour marquer à un de leurs professeurs qu'ils n'avaient pas vu d'un bon œil sa nomination, ne trouvaient rien de mieux que de l'empêcher obstinément de parler. A peine paraissait-il dans sa chaire, que des hurlements, des miaulements, divers autres cris d'animaux fermaient, si l'on peut dire, la bouche au professeur.

Le lendemain, c'est à la Sorbonne, que pour des raisons différentes, le même "chahut" recommençait. M. Thalamas devait faire la première leçon de son cours libre sur la méthode dans l'enseignement de l'histoire et de la géographie. Un certain nombre de jeunes gens, estimant que M. Thalamas n'était point qualifié pour disserter sur la méthode historique, avaient pris sur eux d'interdire cette dissertation. Ils avaient, bien avant l'heure, envahi l'amphithéâtre Michelet, et l'on devine le reste. Le professeur dut s'en aller sous les huées et les projectiles des manifestants.

Nous n'avons point à discuter ici les motifs qui les animaient. Nous constaterons seulement que les cours libres de Sorbonne ne peuvent avoir lieu que lorsqu'ils ont été autorisés par le conseil des professeurs. Ce conseil examine attentivement les titres des candidats, et il n'accorde son autorisation qu'en toute connaissance de cause. S'il en a jugé digne M. Talamas, nous pouvons être sûrs que le pour et le contre ont été dans la circonstance soigneusement pesés. Remarquons que les professeurs, s'ils ont des opinions politiques souvent très différentes, sont tous également intéressés à ne pas admettre en Sorbonne un maître qui s'y trouverait déplacé.

Est-il vraiment tolérable que deux ou trois douzaines de jeunes gens, qui hier encore étaient des gamins, aient la prétention de s'inscrire en faux contre une pareille décision, qu'ils entrent en Sorbonne comme en pays conquis, que non contents de conspuer et d'insulter le professeur, ils saccagent la salle, brisent les lampions et démolissent les bancs? Si de pareilles habitudes devaient se propager, la liberté des cours serait purement et simplement supprimée. Il suffirait d'une poignée de tapageurs pour décréter que tel professeur qui n'a pas l'heur de leur plaire ne sera point autorisé par eux à faire le sien. Il n'y a pas grand mérite à organiser avec succès un "chahut" à la faculté. Tout le monde en est capable. C'est assez pour cela d'un gosier solide et de forts poumons.

Les fils de la bourgeoisie donnent là un facheux exemple à ceux du peuple; ils ne manqueraient pas de s'indigner, si dans une réunion publique une bande d'énergumènes empêchaient un de leurs orateurs de se faire entendre. Mais agissent-ils autrement quand ils couvrent d'outrages un professeur avant même qu'il ait prononcé le premier mot de sa leçon?

L'interview de l'amiral Germinet.

L'amiral Germinet, qui commande la principale escadre française, l'escadre de la Méditerranée, et a fait preuve de tant de brillantes qualités d'administrateur et de chef militaire, vient de se laisser prendre une interview qui fait quelque bruit. Il n'a pas caché au journaliste qui l'interrogeait l'état défectueux des approvisionnements de munitions. La plupart des navires possèdent, comme il est réglementaire, les projectiles nécessaires pour trois heures de combat; mais il ne se trouve pas, dans les arsenaux, de stocks suffisants pour le ravitaillement. Les ports n'ont plus leurs approvisionnements complets voici dix ou quinze ans. Depuis que l'on a changé l'artillerie, on ne les a pas reconstitués. Cette situation tiendrait uniquement à ce que, depuis une dizaine d'années, on s'applique à rechercher des types parfaits de munitions: pendant ces recherches les magasins se vident, tandis que la production est arrêtée. Le ministre de la marine a annoncé le dépôt prochain d'un projet de crédits supplémentaires à l'effet de reconstituer les approvisionnements; et l'amiral souhaite un mouvement d'opinion sur ce point si essentiel. Le gouvernement s'est ému de cette interview: il vient d'appeler l'amiral à Paris pour lui demander des explications. L'initiative prise en cette circonstance par l'éminent commandant de l'escadre peut paraître contraire aux habitudes françaises. La marine, comme l'armée, s'est enfermée dans le mutisme héroïque imposé par les excès de la politique intérieure. Quand les passions ne connaissent aucun frein, il peut sembler dangereux pour le prestige même des chefs d'exposer à la discussion leur pensée ou leur attitude. On professe à l'étranger un avis différent. L'empereur Guillaume a dispensé les officiers de sa flotte de toute autorisation préalable pour écrire sur la marine. En Angleterre des amiraux entrent au Parlement; on leur sait gré de défendre par la plume ou par la parole la cause nationale, sur laquelle les idées peuvent différer, mais que tous les sentiments sont d'accord pour faire passer avant les querelles de parti. Lord Charles Beresford, à la tête de l'escadre anglaise, a fait à plusieurs reprises ce qu'on reproche à l'amiral Germinet. Mais la discipline se conçoit différemment suivant les conceptions de la liberté, et l'amiral Germinet a peut-être rompu trop brusquement avec les coutumes.

THEATRES.

TULANE.

M. Sothern, qui paraîtra la semaine prochaine dans les premiers rôles de Richard Lovelace, de Lord Dundreary et de Hamlet, ne joue pas le dimanche, de sorte que le beau drame qui a pour titre "The Right of Way" sera donné demain soir au Tulane.

Cette superbe pièce est admirablement rendue par d'habiles artistes, et la représentation supplémentaire qui en est donnée fait plaisir au public.

CRESCENT.

Les deux dernières représentations de "The Cat and the Fiddle" sont données aujourd'hui au Crescent. La matinée est, comme d'ordinaire, à prix populaires.

Edward Thurston, qui est réputé le plus grand magicien du monde, débute demain soir à ce théâtre. Une troupe nombreuse d'aides et d'amuseurs l'accompagne.

ORPHEUM.

Impossible de trouver un spectacle de vaudeville plus attrayant que celui qu'offre l'Orpheum cette semaine.

Il n'y a pas un numéro qui ne soit intéressant, et comme tous les artistes qui paraissent successivement sont très consciencieux et possèdent du talent, le spectateur passe quelques heures agréablement.

Arrivée de M. Taft à Atlanta.

Auguste, Gie, 18 décembre—Le président élu, M. W. H. Taft, est arrivé ce matin à 10:35 heures à Atlanta. Le voyage s'est déroulé sans incident.

BANQUE DEVALISEE.

Gibbon, Nebraska, 18 décembre—Cinq bandits ont cambriolé, ce matin, une banque de cette localité et se sont enfuis en automobile en emportant une somme de 2,500 dollars.

FAITS DIVERS.

A la Poste.

L'abondance des objets et articles envoyés par la poste à l'occasion des fêtes est déjà telle que le personnel est véritablement surmené et n'a pas le temps de prendre toutes les précautions qu'il prend d'ordinaire.

Afin d'éviter des erreurs, des pertes, le directeur prie instamment les personnes qui envoient des lettres ou colis-postaux d'écrire très lisiblement les adresses. En même temps qu'elles assureront autant qu'il soit possible la remise des objets expédiés aux destinataires elles faciliteront grandement le travail des employés.

Pris sur le fait.

Wm Ashford, un nègre, a été arrêté hier soir vers neuf heures dans le bureau du dentiste H. D Davidson, rue Bourbon, 129. Ashford travaillait pour le docteur Davidson depuis quelques temps et ce dernier, s'apercevant de la disparition de parcelles d'or dont il se servait, a fait surveiller le noir.

Hier soir Ashford a été pris en flagrant délit. Conduit au poste du premier precinct les agents ont trouvé pour environ $100 d'or sur lui. Le docteur Davidson estime sa perte à plus de $700.

Athénée Louisianais.

Une soirée littéraire et musicale a été donnée hier soir à la salle de l'Union Française par les membres de l'Athénée Louisianais. Le professeur Alcée Fortier a fait une intéressante causerie sur son récent voyage au Canada. Mlles Lucie Bouligny, Camille Gibert et Finette Renecke ont exécuté divers morceaux de chant et de musique.

Mulets Malades.

M. J. Lebermuth, un planteur de la paroisse de St-Jacques, a annoncé hier qu'il y a environ un mois plusieurs de ses mulets avaient eu des plaies à la bouche et aux pieds. Un vétérinaire les a soignés et les animaux sont au travail aujourd'hui.

C'est peut être ce qui a fait courir le bruit de l'existence de la "foot and mouth disease" en Louisiane et provoqué des menaces de quarantaine de la part des autorités du Texas.

Le Dr Dillon a invité le Dr E. A. White, vétérinaire de la ville, à prendre des informations auprès de M. Lebermuth. S'ils le jugent nécessaire le Dr Dillon et le Dr White se rendront à la plantation pour examiner les animaux.

INCENDIE.

Hier à neuf heures et demie du soir un incendie s'est manifesté à bord du steamship "Alexander" amarré au quai de la rue Ste Marie.

Le remorqueur "Samson" est promptement arrivé au secours. On ignore à combien s'élèvent les dommages.

Déraillement.

Le car No. 374 de la ligne Annonciation a déraillé hier matin à dix heures dans la rue Annonciation, entre les rues Seconde et Troisième.

Un poteau de la compagnie d'éclairage élevant en face de la demeure de John A. Galleher a été démoli.

COLLISION.

Hier à deux heures et demie de l'après-midi une collision a eu lieu à l'angle des rues Decatur et Canal, entre une voiture des postes et un camion appartenant à C. P. Coats. Les dommages ont été d'environ $30.

L'Union des Fermiers.

M. J. W. Boyett, secrétaire de l'Union des Fermiers, est revenu de Beebe, Arkansas, où il a assisté à une réunion des directeurs de l'organisation.

Il dit que tous se sont montrés enthousiastes du choix de la Nouvelle Orléans comme siège permanent de l'Union.

M. Boyett ne voit aucun obstacle à la construction immédiate ici du grand entrepôt d'un capacité d'un million de balles de coton.

Coups de couteau.

Au cours d'une querelle survenue hier matin rue Remparts près Gravier entre Jim Jones, alias Flat Head, et Henry Watts, deux nègres, ce dernier a reçu trois coups de couteau au corps.

Jones s'est enfui avant l'arrivée de la police.

Un Seul "BROMO QUININE"
C'est le BROMO QUININE LAXATIF. Cherchez la signature de E. W. GROVE. En usage dans le Monde entier pour la Guérison d'un Rhume en Un Jour. 25c.

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 10. Commence le 6 déc. 1908

LA Princesse Noire

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR PAUL MARGUERITTE

PREMIÈRE PARTIE

LES DEUX BERCEAUX

VIII

LA CONFESSION D'UNE AMANTE

(*Suite.*)

—Quoi qu'il arrive, plus vos souffrances sont grandes, Aurore, plus je vous aimerai plus je voudrai vous servir et vous secourir, si peu que je sois, si peu que je puisse. Mettez-moi à l'épreuve.

Madame de Morailles, sans violence cette fois. — mais ses mains tremblant la fièvre—écarta d'elle Jeanne agenouillée, et redressant sa taille lâche, dans un simple peignoir de soie violette:

— Vous ne voyez donc rien, Jeanne? Mais comprenez donc, j'ai un amant, et je vais être mère.

Jeanne Dandré ouvrit des yeux effarés: son visage ne marqua d'abord qu'une stupeur profonde. Elle avait un tel culte pour Aurore, elle la plaçait si haut, elle la jugeait si immatérielle,, tellement au-dessus des erreurs et des défaillances des autres femmes!

Cet écroulement subit d'une vertu qu'elle admirait tant, fut pour elle comme la dévastation d'un coup de foudre. Mais ce ne fut qu'un instant.

Toute sa tendresse, toute sa pitié s'éveillèrent plus fortes. Et les larmes aux yeux, elle prit, serra dans ses mains les mains glacées de son amie, qui, se penchant vers elle, pleurait sur son épaule:

—Parlez, Aurore, dites-moi le tout. Comme vous devez être malheureuse!

Mais dans l'élan d'affection qui lui faisait dire des mots de douceur, chercher un réconfort très difficile, elle n'entrevoyait pas encore l'étendue du danger, les terribles suites.

Alors la marquise avouait à Jeanne ce qu'elle ne lui avait jamais confié encore: le lien si tendre qui dans son passé de jeunesse l'avait unie à Robert Le Chars, puis les rares circonstances où elle l'avait revu avant ce fatal été.

Ils n'avaient pu alors s'expliquer, et une commune gêne avait paralysé la spontanéité de leurs courts entretiens. Robert n'avait pas, pendant les premières années du mariage d'Aurore, cherché à se rapprocher d'elle, et elle n'avait rien fait non plus pour l'attirer.

Le malheur voulait que cette année ils se fussent revus à un moment de crise décisive, d'orage et de cyclone pour leurs âmes tourmentées.

—J'étais si seule, si abandonnée, vous le comprendrez, Jeanne, vous qui m'avez vue trahie non pas une mais dix fois par mon mari, vous qui avez été témoin de la déloyauté, du mensonge installés par lui à notre foyer.

"Avoir vingt-cinq ans, être jeune, belle, prétend-on, sentir en soi des trésors de tendresse, de dévouement, et se voir condamner au néant d'une existence dorée, vide, amère, où tous les plaisirs ont un goût de cendre...

"Marquise de Morailles, que m'importe, puisque ce titre ne m'a infligé que déceptions et dégoûts.... A vingt-cinq ans, devais-je me résigner à être enterrée vive?

Jeanne Dandré serrait plus fort les mains de son amie. Au fond d'elle-meme, malgré les scrupules de son honnêteté bourgeoise, elle ne pouvait pas ne pas la comprendre.

Il est facile de jeter la pierre aux autres quand soi-même on ne souffre pas. Pierre Dandré avait été un bon mari, elle était bien sûre qu'elle l'eût aimé toute sa vie. Mais un Morailles!.. D'autant plus inquiétant que ses vices se cachaient sous la plus correcte, la plus galante séduction.

—Jeanne, est-ce que vous me méprisez, est-ce qu'il faut que je me méprise?..... reprenait la marquise. Il y a des minutes, où, en vérité, je ne sais plus, où le bien, le mal m'apparaissent également troubles. Il me semble pourtant que si j'ai manqué aux lois de la société, les lois secrètes de la nature m'excusent.

"...J'étais très à plaindre, croyez-moi, je n'avais plus de goût à rien, je n'aimais même plus autant mon fils, je songeais à mourir, le courage seul m'a manqué.

"Que de fois j'ai imploré une maladie qui ne pardonne pas, ou l'accident brusque. Que de fois j'ai eu envie de lancer ma jument Edith au galop jusqu'à cette coupure du parc, vous savez, qui surplombe à pic la rivière, et de m'élancer avec elle dans le courant.

—Ne dites pas cela, Aurore, ne dites pas cela! s'était écrié Jeanne avec révolte. Non, non, tout valait mieux.... Oui, pauvre amie, vous aviez le droit de vivre!.... Mais, est ce que M. Le Chars?....

—Oh! reprit la marquise avec un sourire navrant, — et l'on voyait dans ses admirables yeux la détresse de sa raison chavirée, — ne croyez pas que Robert ait eu des torts, il n'a pas cherché à me séduire. Il est si noble, si droit, que — pour cela je le sais, j'en suis sûre — il eut respecté mon repos, s'il eut pu supposer que j'étais heureuse.

"Jamais un de ses regards ne m'a apporté une mauvaise pensée, jamais un sentiment équivoque de sa part n'a éveillé en moi rien d'impur. Son âme limpide aurait eu horreur de m'apporter des remords, des regrets dont j'eusse à rougir.

"S'il y a une coupable, c'est moi, moi seule!....

Combien ce cri généreux avait ému Jeanne Dandré. Aurore n'accusait qu'elle!

—Mais il m'a vu si malheureuse! J'ai tout fait d'abord pour qu'il ne s'en aperçoive pas..... Mais l'amour present, l'amour devine!

"Et en retour j'ai répondu malgré moi à sa sympathie tendre, j'ai été touchée aux larmes de ses respects attentifs, de ses soins, du culte fervent dont il m'enveloppait.

"Quand j'ai compris qu'il pouvait y avoir là un danger pour lui, pour moi, je n'avais plus la puissance de résister à l'ivresse que m'imposaient cette obsession, ce bonheur affolant de m'apercevoir que je l'aimais, qu'il m'aimait et qu'une passion comme la nôtre était plus forte que les circonstances, que le malheur, que tous les périls du monde.

—Mais Aurore, pourquoi n'avoir pas a songé tout d'abord à vous rendre libre? Vous ne vous appartenez pas?

—Ah! Comme j'en suis punie! Oui, la prudence, la sagesse.... L'expérience des vieillards.... Mais en a-t-on à mon âge, en a-t-on, quand au bout d'une angoissante nuit, au sortir d'un cauchemar de ténèbres, on voit enfin la lumière? On ne pense qu'à respirer à pleins poumons, qu'à boire l'allégresse de la vie..

—Mais lui, lui qui savait, lui qui avait les responsabilités de l'homme et de l'homme qui aime.....

—Pauvre ami! N'adressez de reproches qu'à moi; moi seule les mérite. C'est bien le moins que je souffre et que j'expie à mon tour....

—Mais les conséquences, Aurore, ne me disiez-vous pas?....

Madame de Morailles arrête sur elle un regard fixe, son visage parut se pétrifier. Toute au souvenir de son amour, elle avait oublié. Elle se souvenait maintenant!

—Voilà ce qui est affreux, oui je suis déshonorée.....

—Le marquis a quitté la France....

—Au mois d'avril, nous sommes en novembre.

—Il ne croira jamais....

—M'auriez-vous cru, capable de lui laisser croire?.... reprit la marquise, avec un sursaut d'orgueil indigné.... Je ne suis pas vile au point de regretter de n'avoir pu commettre envers lui une tromperie infâme.

—Ce n'est pas ce que je voulais dire. Non, je remarquais seulement.... Mais êtes-vous sûre?.... On peut se tromper sur son état.

Madame de Morailles répondit, d'un ton qui ne laissait aucune place au doute:

—Il y a quatre mois que je suis sûre.

—On ne voit rien, hasardait Jeanne.

—Oh! je serre ma taille. Je surveille mes gestes, je domine mes défaillances. Non, non, le temps où je pouvais avoir des hésitations est déjà loin. C'est en juin que ma faute est devenue vivante: c'est en février qu'elle apparaîtra aux yeux de tous.

—Il ne faut pas qu'elle apparaisse!